

DU LANGAGE RELIGIEUX

Henri REVERDIN (Genève)

Dans leur vie et leur pensée religieuses, certains hommes expriment leurs sentiments, prient, témoignent de leurs convictions, énoncent peut-être leur foi en une doctrine. Leurs moyens d'expression sont multiples : simples cris, soupirs, gestes, mots, phrases, discours, cérémonies, créations des arts.

Mon étude se rapportera surtout au langage religieux tel qu'il a été fixé dans les écrits bibliques. Idées et sentiments y sont exprimés en hébreu, araméen, grec ; puis en latin, français, etc. Or, un texte ne reste pas parfaitement identique à lui-même dans une traduction (ce qu'on est porté à oublier). — Un exemple, et qui suffira : Quand on dit : « la Parole de Dieu », on ne conserve pas toujours à ces mots la totalité et la plénitude de leurs significations hébraïques : par exemple, action de Dieu, commandements, relations avec l'homme. Et le quatrième Evangile ne commence-t-il pas par ces affirmations : « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. »

De quels moyens, langages anciens et modernes disposent-ils ? Locke a, le premier, fait remarquer que tous les mots qui expriment des conceptions immatérielles ont été dérivés métaphoriquement de mots qui signifient des idées sensibles : imaginer, comprendre, concevoir, esprit (souffle), ange (messenger), etc. Après avoir rappelé cela, Max Muller a écrit que toutes les racines, c'est-à-dire tous les éléments matériels du langage, expriment des impressions, et des impressions extérieures seulement et que, tous les mots même les plus abstraits dérivant de racines, la philologie comparée apporte des preuves décisives à l'appui des conclusions de Locke.

De nos jours, des logiciens, mathématiciens, philosophes s'ingénient à former des langues grâce auxquelles des idées et relations d'idées puissent être comprises et communiquées sans équivoques.

Sitôt quitté le langage univoque, nous rentrons dans notre monde d'idées, de sentiments, d'imaginations, d'intentions, et de désirs (où je

rangerai ceux de connaître, comprendre, interpréter, évaluer). Profane ou religieux, notre langage, faute de pouvoir les « dire », laisse inexprimées des réalités et des aspirations incommunicables, et il reste souvent muet devant l'ineffable, dont procède la vie la plus profonde. (Mais souhaiterions-nous que l'on cherchât à ramener toute la vie de l'âme à la pure intellectualité ?)

Quand les psychologues déterminent l'*objet* de leur étude, ils le distinguent du monde extérieur ; c'est le *courant* de la conscience, le monde *intérieur*. Pourtant ce monde sans surface, ni volume, ni poids, ils ne le décriront pas avec un vocabulaire différent de celui de l'étendue. (Je ne dis rien de l'expérimentation et de la mise en formules quantitatives.)

Est-ce des aspects religieux d'une conscience qu'on veut parler ? Là encore, c'est du monde extérieur qu'on tirera ses ressources. Mieux que les autres, des artistes, dans leurs poèmes, leurs tableaux ou leurs chants trouvent des images qui, par leur pouvoir de suggestion, permettent de percevoir vivement les « choses de l'âme ».

Chacun sait que les images abondent dans la poésie hébraïque. — Le lecteur va distinguer sans peine les cas où une affirmation est prise au sens propre ou en un sens figuré. On lit dans la *Genèse* : La *lumière* fut. Et cette lumière qui éclaire la création deviendra un symbole religieux : L'Éternel est une *lumière*. Ta parole sert de *lumière* sur mon sentier. Vous êtes la *lumière* du monde.

Lorsque la Bible raconte la *chute* d'Adam, nous sommes introduits dans le monde moral et religieux. En revanche, l'*Ascension* de Jésus est rapportée, conformément aux idées de l'époque. Il se sépara d'eux et fut *enlevé* au ciel. (Cf. le dogme récent de l'Assomption de la Vierge.)

L'auteur d'un psaume s'interroge : Me présenterai-je devant la *face* de Dieu ? Ailleurs le psalmiste dit : Tu es mon *rocher* et ma *forteresse*. Ailleurs : Seigneur, tu as été pour nous un *refuge* de génération en génération.

Voici de mêmes mots, pris tantôt dans leur acception physique, tantôt en un sens spirituel : Tout le pays d'Égypte fut *affamé*. Il a comblé de biens l'âme *affamée*. L'arc des puissants a été *brisé*. Des hommes ont le cœur *brisé*.

Selon les Évangiles, Jésus s'est exprimé en diverses paraboles, imagées, qui suscitent l'intuition spirituelle ; il les a dites dans le langage tout humain du monde extérieur : Le *semateur* sortit pour semer. Le semateur sème la *parole*... Jésus, lui, allait prêchant et annonçant la bonne nouvelle du *Royaume des cieux* ; il en parlait par similitudes : Le Royaume des cieux est semblable à un *grain de sénevé*... Il est semblable à du *levain* qu'une femme a pris et caché dans trois mesures de farine jusqu'à ce que toute la pâte ait levé. Il est semblable à un trésor *caché* dans un champ.

Dans la Bible, on trouve des dénominations, telles que : Dieu, le Dieu du ciel, le Dieu des cieux, le Dieu d'Israël, le Dieu vivant, Dieu le

Père. — Jésus-Christ, le Christ, le Messie, le Seigneur, le Sauveur, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu.

Les termes de père, fils, désignent des personnes engagées dans des relations humaines et familiales. En ce qui concerne le Père divin et son Fils, les mêmes termes doivent être transférés et saisis en dehors et au-delà de ces relations. Comment sont-ils pensés ?

On sait quel rôle joue dans le christianisme le symbole de père. Peut-être convient-il de faire remarquer que si ce symbole correspond pour beaucoup d'hommes à leur confiance « filiale », il en est d'autres qui haïssent leur propre père ou le méprisent. — Que représente pour eux le symbole de père ?

A ces remarques sur le langage biblique, j'ajouterai qu'actuellement, notre langue contient des notions abstraites, telles que l'immanence de Dieu, sa transcendance, où se trouvent les suffixes *in*, *trans* (*dans*, *au-delà*) ; ceux-ci nous conduisent dans l'étendue, alors que nous luttons — désespérément peut-être — pour échapper à toute localisation de l'Esprit ; et notre langage le retient dans l'espace. L'immanence affirme la présence de Dieu dans l'univers ainsi que sa pénétration dans l'âme humaine. La transcendance marque, elle, son éloignement au-delà de la nature et de l'humanité ; elle peut suggérer la majesté de Dieu, sa puissance, sa sainteté...

A vrai dire, pour soustraire l'Être à toute représentation anthropomorphique, des théologiens, des croyants disent que Dieu est « tout autre » (que l'homme). Qu'est-ce penser ? Il en est qui le déclarent immanent au monde et ajoutent qu'il est présent en eux. Certains affirment, en même temps que son immanence, sa transcendance, dans le dessein de l'exalter et de respecter son altérité. Enfin, la désignation de « personnalité » risquant de rendre Dieu trop « humain », des penseurs le qualifient de « suprapersonnel ».

Effacerons-nous la limite que le langage met entre *trans*, *supra* et *in* ? — Sur la notion de limite, ces brèves indications : Dans l'étendue, deux pays ont une frontière commune ; la franchir, ce n'est pas la supprimer. En mathématique, une série peut tendre vers une limite en s'en approchant toujours davantage sans l'atteindre jamais. Dans le domaine religieux, une ligne de démarcation nous permet-elle de dire : en deçà, tout est humain et rien qu'humain ; au-delà, tout est divin, c'est Dieu même. — Si « unitive » que puisse être la relation mystique, n'est-ce pas deux êtres qu'elle relie : un homme et son Dieu ? Néanmoins, « *en* » et « *au-delà* » ne pourraient être distingués par un tracé qui eût la netteté d'une frontière s'il est vrai que par la grâce qui lui est offerte, un homme participe de l'Être et que par son effort propre, il tende à participer à cette grâce reçue, acceptée, aimée...

Que Dieu soit comparé à un rocher, à un refuge, appelé l'Éternel, le Père, déclaré immanent, transcendant, personnel, impersonnel, suprapersonnel, toutes ces désignations (prises parfois pour des

définitions) doivent recevoir des significations qui dépassent le monde de l'espace, du temps, de l'humanité. — En ont-elles, chacune, une et une seule? Ou ne peuvent-elles pas être saisies de manières diverses par la pensée et l'imagination divinatrice? — Sans échapper à un parler géométrique je proposerai de dire que le langage « situé » le terme divin de la relation en un au-delà qui forme comme une région dont on ne saurait dessiner les contours, ni déterminer pleinement les caractères.

L'histoire de la piété et celle d'une théologie construite sur « la Parole de Dieu » font apparaître des interprétations multiples. — Le langage religieux n'étant pas univoque, l'accord sur une affirmation ne garantit pas l'identité des pensées ; et, à l'inverse, il peut se faire qu'une même croyance reçoive plusieurs énoncés. N'y a-t-il pas là une raison décisive pour écarter le dogmatisme ?

Le langage est incommensurable avec la conscience humaine, ses contenus et ses fonctions. Il est incommensurable avec l'Être dont participe cette conscience.

Sans renoncer à son langage, la conscience religieuse est attirée par delà toute parole, dite ou écrite, qui prétendrait à égaler l'Être divin ; pour réaliser ses virtualités, il importe qu'elle réponde à toutes les sollicitations de l'Esprit.